

CONSIDÉRATIONS

SUR LA

Vache Bretonne Pie-Noire

PAR

M. BOBY DE LA CHAPELLE

ANCIEN PRÉFET

DIRECTEUR DE LA SECTION AGRICOLE DE L'ASSOCIATION BRETONNE



Congrès de La Roche-Bernard 1903



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE RENÉ PRUD'HOMME

—
1904

CONSIDÉRATIONS

SUR LA

Vache Bretonne Pie-Noire

PAR

M. BOBY DE LA CHAPELLE

ANCIEN PRÉFET

DIRECTEUR DE LA SECTION AGRICOLE DE L'ASSOCIATION BRETONNE



Congrès de La Roche-Bernard 1903



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE RENÉ PRUD'HOMME

—
1904

CONSIDÉRATIONS

SUR LA

VACHE BRETONNE PIE-NOIRE

MESDAMES, MESSIEURS,

En l'an de grâce 1859, envisageant l'avenir avec les riantes illusions d'un jeune débutant dans la carrière administrative, j'avais momentanément quitté ma calme résidence de Napoléon-Vendée, — on dit aujourd'hui La Roche-sur-Yon, ce qui n'effacera pas les glorieux souvenirs d'Austerlitz et d'Iéna, — pour aller revoir Quimper-Corentin, ce beau Pays où je reçus le jour.

Je voyageais sur l'impériale d'une antique diligence, faisant péniblement ses trois lieues à l'heure, car dans ces temps reculés, hélas ! les sleeping-cars ne sillonnaient pas à une allure de foudre, comme en notre siècle de progrès, la poétique terre d'Armor.

Depuis seize heures au moins, nous subissions, sous la bâche de cuir, le cruel supplice de l'encaquement, quand le conducteur, cet autocrate bourru, dont le type heureusement n'a pas été conservé, même dans les collections retrospectives, daigna descendre à stopper au relais de la Roche-Bernard, pour nous laisser dégourdir nos membres ankylosés et prendre un repas que le vide de nos estomacs réclamait énergiquement.

Ah ! certes, quand nous fûmes de nouveau juchés sur la banquette sommairement rembourrée du lourd véhicule, mes compagnons de route m'eussent trouvé singulièrement sceptique, ce jour-là, s'ils m'avaient prédit que quarante-quatre ans plus

tard, je viendrais, sous la peau d'un agriculteur, faire une conférence sur les bovidés, dans cette même ville de la Roche-Bernard.

Enfin, tout arrive ici-bas, même les choses les plus invraisemblables, et puisque me voici devant vous, — ce qui est un grand honneur pour moi, — je sollicite de votre part toute l'encourageante bienveillance que je rencontrais naguère à Redon, où j'avais entrepris de réhabiliter un pauvre animal méconnu.

Je vais donc vous parler des races bovines et plus particulièrement de votre merveilleuse variété Bretonne. Vous la connaissez sans doute mieux que moi, et si je n'ai rien à vous apprendre à son égard, vous permettrez cependant à l'un de ses passionnés admirateurs, de faire une fois de plus son éloge.

Le Déluge ayant pris fin, le Taureau et la Génisse, destinés à peupler les contrées ouvertes à l'agriculture, débarquèrent de l'Arche à leur tour.

Je suppose, bien que la Bible n'en fasse pas mention, qu'au moment de leur donner la clef des champs, Noë prit solennellement la parole et.... leur tint à peu près ce langage :

« Lorsque vous foulerez désormais la terre ferme, — qu'une nation dans son idiome imagé appellera le plancher des vaches, — vous ne devrez pas vous borner à savourer l'herbe tendre voluptueusement broutée dans les vertes prairies où vous prendrez vos ébats, car la Providence assigne à votre espèce un rôle plus utile à l'homme, qui, malgré ses fautes passées et à venir, restera toujours le roi de la création.

« Vous accompagnerez successivement mes fils dans leur marche génératrice à travers les espaces immenses que les eaux vont à tout jamais découvrir, et partout où vous passerez à leur suite, vous userez des brillantes facultés proliques, dont l'Arbitre de l'Univers vous a gratifiés, en les appliquant à fonder d'innombrables troupeaux.

« Puis, pour répondre aux besoins de l'humanité future, faites en sorte de transmettre héréditairement à vos descen-

« dans les aptitudes spéciales, que les Nations qui vont éclore, « seront en droit d'exiger d'eux.

« Ne l'oubliez pas, parmi les diverses familles que vous avez « mission de créer, les unes devront fournir à leurs maîtres « un lait butyreux, les autres une viande succulente et des « bœufs gras, pour les orgies du carnaval ; les unes devront « offrir des sujets assez robustes pour tirer la charrue, traîner de lourds fardeaux, et le cas échéant promener les Rois « fainéants, car une dynastie Occidentale en produira ; chez « celles, enfin, qui s'implanteront dans la région Pyrénéenne, « vous développerez des instincts belliqueux, afin qu'elles puissent, sur le sable des arènes, donner de palpitantes émotions aux bruns Sénoras.

« Ruminez donc, dans votre épaisse cervelle, ce que je viens « de vous dire, et mettez en pratique mes recommandations, « si vous voulez qu'un jour venant, les peuples reconnaissants « puissent couronner, dans leurs comices agricoles, ceux de « vos arrière-petits enfants qui répondront le mieux à ces « principes.

« Sur ce, paissez et multipliez. *Dixi.* »

Je n'oserais pas vous garantir que ces paroles soient textuellement celles dont se servit le Patriarche béni de Dieu, mais le sens devait être identique, car vous savez comme moi que les bovidés se sont conformés aux sages conseils de Noë, avec autant de régularité que les hommes en ont mis à suivre l'exemple d'intempérance qu'il leur donna dans un moment d'oubli — et ce n'est pas ce que ceux-ci ont fait de mieux.

Par conséquent, au fur et à mesure qu'il est sorti des rejetons de la souche originelle, les caractères communs à l'espèce ont été modifiés, par le sol, le climat, la nourriture, le genre de vie, et il en est résulté les diverses races bovines, laitières, de boucherie, de travail et de combat, qui enrichissent aujourd'hui l'Europe en général et notre belle France en particulier.

Des dernières, je ne vous parlerai que pour mémoire, car elles n'ont pas leur raison d'être chez nous, où les banderilleros,

picadores, matadores et autres toréadors de corridas, ne trouveraient pas à faire leurs frais.

En effet, nos douces Bretonnes n'ont pas dans les veines ce barbare levain d'infusion Sarrazine, inoculant aux Catalanes et aux Andalouses, comme aussi aux piquantes beautés de Nîmes ou de Bayonne, ces aspirations malsaines, cette féroce frénésie, qui les entraînent à agiter fiévreusement leurs éventails et à claquer des castagnettes avec délire, à la vue du sang répandu.

Ces névrosées méridionales mettent une suprême jouissance à assister au martyr de pauvres vieux canassons éventrés, qu'on oblige à galoper en traînant sur la piste leurs entrailles fumantes : elles éprouvent des spasmes d'enthousiasme en contemplant la hideuse agonie d'un malheureux taureau, harcelé par un essaim de vils tourmenteurs.

Sur les gradins du sinistre amphithéâtre, ce ne sont plus des femmes, puisqu'elles ne compatissent pas à la souffrance ; ce sont des furies, car les scènes de la plus révoltante cruauté les exaltent.

En Bretagne, Dieu merci ! ces atroces spectacles, honteuse réminiscence des jeux du Cirque de la Rome païenne, soulèveraient l'indignation de nos honnêtes populations, aussi les réprouvons-nous de toutes nos forces, comme ils l'ont été du reste, par la civilisation moderne.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les races de travail, car leur usage tend à s'affaiblir dans plusieurs Provinces et notamment dans la nôtre.

Il est certain qu'elles n'ont plus une allure assez accélérée, pour marcher d'accord avec les tendances actuelles. Si leur travail est plus économique que celui des autres bêtes de trait, il est par contre, d'une lenteur désespérante. Or la vitesse, qu'on ignorait autrefois, est devenue une nécessité de nos jours. On cherche à gagner du temps, *time is money*.

Reconnaissons-le, le Chef de l'Etat manquerait absolument de prestige si, à l'instar des Mérovingiens, la fantaisie le pre-

nait, pour circuler dans Paris, de faire atteler au landau Présidentiel un équipage de bœufs, eussent-ils les cornes dorées, au lieu de sa Daumont Anglo-Normande, correcte et rapide.

Depuis que les chemins de fer ont remplacé en France l'ancien roulage, nous ne voyons plus que bien rarement circuler sur nos grandes routes, les chars massifs et bruyants qui jadis transportaient, à petites journées, les denrées d'une ville à une autre, au pas tranquille et rythmique de plusieurs paires de bœufs.

Dans les plaines du Midi, par exemple, où les variétés chevalines sont trop grêles pour traîner avantageusement de pesantes charges, dans les contrées montagneuses aux chemins escarpés, dans celles où l'élevage du cheval réussit mal, il est tout indiqué de favoriser l'aptitude spéciale des bœufs de travail, car on ne saurait se passer de leur concours.

Dans la Vendée, en Limousin, dans le Nivernais, en Auvergne, dans le bassin de la Garonne, etc., pays de grosses races, il est tout naturel d'utiliser au labourage, leur vie durant, ces puissants herbivores, dont l'effort de traction est considérable. En les laissant inactifs au pâturage, on immobiliserait en pure perte une force motrice de premier ordre.

Mais les conditions sont bien différentes en Bretagne, la terre classique des chevaux vigoureux et infatigables. Les bœufs y sont peu nombreux et de petite taille, aussi, à de rares exceptions près, est-ce aux premiers que nous donnons la préférence pour nos charrois et nos labours.

Fatalement sonnera l'heure de la Revanche, et alors, pour le service de l'artillerie, pour entraîner nos cuirassiers dans ces charges héroïques qui illustrèrent leurs devanciers, il faudra beaucoup de chevaux et surtout il les faudra endurants et énergiques. L'automobilisme, — ah ! qu'on y prenne garde, car bientôt les chauffeurs, ayant écrasé tous les autres mortels, périront à leur tour, jusqu'au dernier, sous les culbutes de leurs infernales machines, et ce sera la fin du monde, — l'automobilisme, dis-je, a déjà porté un coup terrible à l'industrie

hippique. Seule, l'agriculture pourra lui conserver sa splendeur passée et assurer à l'armée une remonte inépuisable.

Nos cultivateurs bretons y contribueront de plus en plus, en n'employant que des chevaux exclusivement, pour tous leurs travaux champêtres, ce qui les obligera à en élever un plus grand nombre.

Nous y trouverons notre intérêt et nous ferons ainsi d'une pierre deux coups, car nous aiderons en outre à assurer la défense Nationale. Or, quand on s'adresse à son patriotisme, on réveille en Bretagne un écho aussi vibrant que celui qui répond au tocsin, appelant au secours de la Liberté menacée.

Ainsi, laissons de côté la question du travail chez les bovins et occupons-nous de leurs autres aptitudes, plus en rapport avec nos besoins présents ; en un mot, voyons ce que nous avons à tirer d'eux, comme producteurs de viande et de lait.

Le bon La Fontaine nous rappelle..... que la Providence,

Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

Or, dans sa haute Sagesse, si elle a jugé à propos de réserver à certaines races le monopole de pouvoir convertir plus particulièrement en butyrique et en caséine, les aliments consommés, elle a également voulu que chez d'autres, au contraire, ils se transformassent avant tout en matières fibreuses et adipeuses.

Respectueux envers ses décrets, ne devons-nous pas en conclure, avec l'immortel fabuliste, que c'est dans notre intérêt qu'elle a agi ainsi.

Cependant, de nombreux agriculteurs ont cherché en quelque sorte à violenter la nature, pour créer une race soi-disant idéale, à double usage, pouvant associer dans le même individu, les deux qualités poussées à leur maximum.

De là sont nés ces croisements variant à l'infini, qui ont pour but de développer l'ensemble musculaire chez une variété éminemment laitière, et de lui communiquer de plus

grandes dispositions à la précocité, comme à l'engraissement, tout en lui conservant ses aptitudes particulières ; et réciproquement, à maintenir chez une autre les qualités qui en font une race de boucherie recommandable, tout en la dotant de l'activité mammaire et de l'abondante sécrétion lactifère qui lui manquaient.

N'est-il pas à craindre, qu'en s'engageant trop inconsidérément dans cette voie, on n'arrive à un résultat opposé à celui qu'on espère atteindre, c'est-à-dire à annihiler l'une par l'autre, chez les produits obtenus, les deux aptitudes qu'on se proposait d'accoupler ?

On hasarde de perdre, en voulant trop gagner

assure le proverbe, et il est certain que l'animal dît à plusieurs fins, répond rarement aux fonctions multiples qu'on désirerait lui imposer, et quand arrive le moment de l'exploiter, on voit s'évanouir les espérances dont on escomptait la réalisation avec confiance.

N'avoir qu'un seul cheval, pour servir indifféremment à la voiture ou à la selle, ce serait s'exposer à mettre entre les brancards un carrossier insuffisant, et, en le montant, à subir douloureusement ces dures réactions, qui réclament au retour, l'application de corps gras, sur les endroits écorchés.

Un chasseur qui exigerait que le même chien pût lui servir tantôt à forcer un lièvre, tantôt à arrêter un perdreau, devra se résigner à toujours rentrer bredouille.

Nous savons tous qu'une vache qui donne du lait à plein seau, ne saurait atteindre un embonpoint satisfaisant ; à l'inverse, nous n'ignorons pas que celle qui prend trop facilement la graisse, ne sera jamais qu'une très déplorable laitière.

Ainsi donc, comme

Le trop d'expédients peut gâter une affaire,
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon,

et sans aller chercher l'impossible, tirons habilement parti de celui que la nature elle-même a généreusement mis à notre disposition, pour nous permettre de pousser à l'extrême la qualité prépondérante d'une race.

Le procédé consiste dans la sélection attentive et constante des reproducteurs de cette race, ou quelquefois dans l'introduction prudente du sang d'une race analogue, possédant la même qualité à un degré encore plus accentué, s'il est possible.

C'est en pratiquant méthodiquement la sélection, c'est-à-dire en ne confiant qu'aux meilleurs représentants de la variété d'Alderney, le soin de la reproduire, que les éleveurs de Jersey ont fait de leurs vaches ces extraordinaires beurrières, dont la vogue méritée a traversé la Manche et l'Atlantique.

Sous aucun prétexte, ils ne permettent aux bestiaux étrangers de venir s'établir dans leur île, et c'est avec une rigueur inflexible, qu'ils punissent toute infraction à cette règle toujours en vigueur depuis l'année 1204.

Sous le nom de *Herd-Book*, ils ont ouvert un registre d'état-civil, où sont inscrits le signalement détaillé et le *Pédigrée* de chaque bête à cornes. Puis avant d'unir des fiancés en justes noces, ils procèdent à une enquête minutieuse sur leurs antécédents, afin de s'assurer qu'ils ont bien reçu en héritage le lot qu'on leur demande de transmettre sans altération à leur progéniture.

En opérant différemment, les agriculteurs de la Mayenne et de la Sarthe ont de même parfaitement réussi.

Ils possédaient une variété, dite Mancelle, assez osseuse, médiocre laitière, ne se recommandant guère que par sa corpulence, et dont le rôle se bornait à pourvoir les abattoirs de la région.

Ils eurent alors recours, comme agent améliorateur, à la race de boucherie par excellence, celle de Durham, et en la mariant à leurs animaux indigènes, ils ont réussi à obtenir de cette heureuse alliance, ces splendides Durham-Manceaux, dont l'éloge n'est plus à faire et qui tiennent incontestablement

désormais, le haut du pavé sur le marché de Poissy. Certains bœufs ainsi perfectionnés, accusent parfois un poids de 1.200 kilos, quand ils montent majestueusement sur la bascule dernière, et les mérites hors ligne de leur viande, la font rechercher entre toutes, pour la boucherie de luxe. C'est elle qui fournit les beefsteaks princiers servis sur la table somptueuse des milliardaires de la Haute-Bauque.

L'élevage des animaux de boucherie ne saurait être considéré comme une industrie lucrative, que si nous pouvons pratiquer l'engraissement sur une grande échelle, et encore ne serait-il vraiment rémunérateur qu'à certaines conditions.

Ainsi, il est indispensable d'avoir à sa disposition de vastes prairies d'embouche à la végétation luxuriante, pour l'entretien du troupeau durant la belle saison, et d'adopter entièrement comme système agricole la culture intensive des racines et des fourrages artificiels, afin d'assurer largement les approvisionnements d'hiver.

Il faudrait également que la race dont on dispose, possédât d'abord toute la précocité voulue pour atteindre rapidement son complet développement, et ensuite une puissance d'assimilation assez active, pour s'engraisser économiquement, c'est-à-dire dans un très bref délai et avec le moins de dépense possible.

Enfin, comme il importe d'avoir sur place la certitude d'une vente facile, il faudrait habiter un pays essentiellement producteur de bestiaux gras, jouissant au dehors de cette renommée solidement établie, qui attire en masse les acheteurs par l'assurance d'y trouver, en abondance et en tout temps, la marchandise de choix dont ils ont besoin pour approvisionner les grands marchés.

Puisque nous devons ici nous occuper plus particulièrement de la race Bretonne, étudions-la donc sous ses différents aspects.

A l'origine des Peuples, il y en eut qu'on appela peuples

pasteurs, et c'est, je suppose, parce qu'ils possédaient de grands troupeaux. Nomades par instinct, sinon par paresse, ils s'attachaient peu aux lieux qui les avaient vus naître, et, comme ils aimaient à mettre en pratique,

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire,

tout leur labeur consistait à suivre nonchalamment en les regardant paître, un jour dans un endroit et le lendemain plus loin, les bestiaux dont la chair formait leur unique nourriture.

Tout leur souci était donc d'avoir, sans se donner de peine, de la viande à satiété ; ils n'exigeaient pas autre chose de leurs races bovines et cela d'autant mieux, que n'ayant ni récoltes, ni plantations pouvant être dévastées par la dent mal-faisante des chèvres, c'est à celles-ci qu'ils avaient recours, le cas échéant, s'ils désiraient prendre une tasse de lait. Certains même, comme les Tartares, buvaient celui de leurs juments.

Mais, il y eut aussi des peuples agricoles, laborieux et sédentaires. Chez eux, le travail des champs fut en honneur et l'amour du sol natal devint la passion dominante. Ils vivent heureux au sein du foyer domestique, en se nourrissant du produit de leurs récoltes, car ils sont plutôt végétariens, et la viande n'entre qu'en complément dans leur ordinaire simple, varié et hygiénique.

Sans beurre, ils ne sauraient apprêter leurs légumes et les mets qu'ils préfèrent ; le fromage leur fait trouver plus savoureux le pain quotidien, et la bonne crème est pour eux un dessert délicieux.

S'ils ont par hasard quelques rares chèvres, par ci, par là, c'est pour pouvoir, quand vient la froide saison, s'emmitoufler voluptueusement dans une chaude peau de bique.

A ces peuples de braves gens, — et les Bretons sont de ce nombre, — la Providence a donc rendu un service signalé, en leur donnant des races bovines foncièrement laitières, et quant

à nous en particulier, elle nous a libéralement dotés sous ce rapport. C'est ce que je me propose de vous démontrer.

Si je m'adresse aux meilleurs traités de zoologie, pour connaître l'histoire de nos variétés Bretonnes, ils me répondent sans la moindre hésitation, qu'elles descendent de la race primitive Irlandaise.

Je veux bien m'incliner devant les arrêts de la science, mais néanmoins, il me paraît étrange d'admettre, le premier couple de l'espèce ayant pris pied sur le mont Ararat, en Arménie, que ses enfants soient passés par Dublin, pour se rendre à la Roche-Bernard.

En effet, les ancêtres chargés de peupler l'Ouest de notre continent ont dû y pénétrer en franchissant le Bosphore, et c'est évidemment en remontant le Danube, qu'ils se sont disséminés en Germanie. De là, ceux qui avaient l'Armorique comme destination, pouvaient facilement gagner la vallée du Rhin et alors prendre tout naturellement la route de terre à travers la Gaule, autrement dit descendre le cours de la Loire, ce qui les mettait aux portes du Bro-Weroc.

Mais aller s'embarquer à La Haye ou à Amsterdam, pour gagner l'Irlande et entreprendre ensuite une nouvelle traversée, pour aborder enfin sur les plages de la Domnonée, du Léon, voire même de la Cornouaille, c'était s'exposer bien inutilement aux affreuses tortures du mal de mer et aux dangers plus terribles encore d'un naufrage en parages inconnus.

Un semblable itinéraire donne une singulière idée des notions géographiques de l'époque : il est vrai qu'en ce temps-là, l'instruction laïque et obligatoire n'avait pas encore été décrétée.

Quoi qu'il en soit, admettons que nos bestiaux Bretons dérivent en droite ligne de la race Irlandaise, — ce qui n'enlève rien à leur mérite présent, — et voyons comment ils se comportent chez nous, après avoir parcouru la succession des âges.

Il est probable que, préoccupés avant tout de pouvoir satisfaire leur appétit à bouche que veux-tu, les premiers arrivants, en pénétrant sur notre Péninsule, prirent aussitôt possession des meilleurs pâturages. Ceux qui vinrent ensuite, trouvant toutes les bonnes places occupées, durent se résigner à s'établir au milieu des landes arides, qui ne leur offraient qu'une herbe courte et sèche à se mettre sous la dent.

C'est, à n'en pas douter, cette différence dans la nature du sol, et dans une alimentation copieuse pour les uns, frugale pour les autres, qui a divisé les bovidés Bretons en deux catégories bien distinctes, la grande variété Rouge du littoral de la Manche, et la charmante petite variété Pie-noire, répandue sur le versant que baigne l'Océan.

L'une comme l'autre se faisaient remarquer par une aptitude laitière de premier ordre, et pendant longtemps, c'était cette spécialité seule qu'on s'efforçait de développer en elles.

Mais au déclin du dernier siècle, il arriva que la jeunesse dédaignant les mœurs austères d'autrefois et les exercices virils, où les générations précédentes puisaient la force et la santé, s'adonna sans réserve aux excès déprimants qu'engendre une éducation trop matérialiste. Il en est résulté cette lignée dégénérée d'êtres malingres et rabougris, de petits crevés, épuisés par l'anémie et le lymphatisme.

Pour reconstituer tant de tempéraments délabrés, les réparateurs tels que le vieux Bordeaux, le fer et le quinquina, devinrent tout à fait anodins, et les médecins, renonçant à regret au *saignare*, *purgare* et *clysterium donare* de jadis, n'ordonnent plus maintenant à leurs pâles clients, que le bœuf saignant à haute dose, sous forme de rosbeef grillé ou d'aloyau rôti.

C'est donc à l'agriculture de la France entière, qu'il fallait faire appel, pour augmenter la production de la viande, et partout où l'élevage des animaux de boucherie parut présenter des avantages, on s'y livra plus que jamais.

En même temps, les beurres, qui étaient naguère pour tout le Nord de la Bretagne, l'objet d'une exportation prospère,

perdirent tout à coup leur vogue commerciale, depuis que d'autres contrées, mieux inspirées, en organisant des sociétés coopératives de fabrication, mirent en œuvre les nouveaux procédés, à l'écrèmeuse centrifuge et au malaxeur rotatif. Ainsi, notre vieille clientèle nous a en partie abandonnés, car actuellement l'Angleterre recherche, de préférence aux nôtres, les beurres Danois et Hollandais, moins salés, tandis que les Parisiens apprécient davantage ceux des Charentes, d'une préparation plus régulière et d'un goût invariable.

On dût alors recourir à de nouveaux expédients, pour remplacer une industrie qui périssait, et c'est ainsi que l'élevage du bétail pour l'engraissement, se généralisa sur quelques points de l'Ille-et-Vilaine, dans les Côtes-du-Nord et une partie du Finistère, là où l'avancement de la culture, la valeur nutritive des fourrages et la constitution des animaux, permettaient d'en espérer de réels profits.

La grande variété Bretonne fut dès lors modifiée en conséquence, par de judicieux croisements avec le Durham, et les beaux bœufs qui s'expédient par trains entiers sur Paris, de Morlaix, de Guingamp, de Corlay, de Quintin, de Saint-Brieuc, de Vitré, etc., constituent désormais, pour ces contrées privilégiées, une véritable fortune.

Dans sa transformation en animaux de boucherie, la grande variété Bretonne a sans doute perdu au point de vue laitier, mais du moment que par ailleurs l'éleveur y trouve son compte, nous aurions mauvaise grâce de le blâmer d'avoir agi comme il l'a fait.

Mais, quant à la petite variété Pie-noire, il en est tout autrement. Elle est cantonnée sur un sol moins fertile, dans un pays où la consommation locale du beurre est assez considérable pour absorber presque entièrement la production, alors que le voisinage assure au reste un écoulement facile.

Son tempérament agreste, sa frugalité, l'abondance et la richesse de son lait, en font une incomparable laitière, et dussé-je me répéter, je proclamerai ici, une fois de plus, que

pure de tout mélange extérieur, elle a été, elle est et restera la gloire de notre agriculture Bretonne.

Ce n'est donc pas à elle que nous devons demander de fournir les grasses victimes que réclament les échaudoirs de la Villette, aussi ne laissons pas nos mignonnes petites vaches se mésallier, comme leurs grandes sœurs, en les livrant à la passion brutale de monstrueux Durhams. Ce serait un crime et autant vaudrait favoriser l'accouplement d'une gazelle avec un éléphant.

D'abord, dans un intérêt bien entendu, et ensuite ne serait-ce que par un sentiment de légitime amour-propre Provincial, tous nos plus ardents efforts devraient tendre à leur conserver inaltérables cet ensemble gracieux, cette robe éclatante, cette rusticité éprouvée, cette sobriété sans pareille, ce caractère familial, qui les distingue entre toutes les autres, et aussi à développer encore plus, s'il se peut, la merveilleuse organisation laitière qui est leur apanage.

Pour faire un bon ménage, il faut, dit-on, des époux assortis. Or, dans le cas qui nous occupe, si nous voulons obéir à cette loi commune, nous ne saurions trop appliquer nos soins au choix des taureaux aborigènes jugés dignes de répondre aux pressantes tendresses des gentilles vachettes que nous destinons à la maternité.

Que seuls, les plus beaux parmi les plus irréprochables de la variété, soient appelés à l'enviable dignité de pères de famille ; ceux chez qui, à la distinction physique, viennent s'ajouter de nombreux quartiers de noblesse ; ceux qui ont reçu en patrimoine le secret ancestral, permettant d'engendrer comme filles, de vivantes fontaines à lait. Bref, n'admettons aux fonctions de reproducteurs que la quintessence des mâles de la race.

Il y a quelques années, on introduisit dans le Morbihan un certain nombre d'animaux de Ayrshire. S'il s'agissait seulement de satisfaire le caprice d'une fantaisie princière, il n'y aurait eu rien à dire ; mais si cette importation était plutôt destinée

à des croisements avec nos petites Bretonnes, on pourrait je crois faire quelques réserves, touchant son opportunité.

Vers la fin du XVIII^e siècle, les bestiaux du Comté d'Ayr, en Ecosse, formaient une race autochtone, très vulgaire, chétive, peu laitière, à pelage noir et blanc. Mais, sous la bienfaisante influence de fréquentes liaisons conjugales contractées avec la variété d'Alderney, elle se transforma complètement à son avantage. Aujourd'hui, les vaches de Ayrshire, à peine un peu plus grandes que nos Pie-noires, sont généralement de couleur rouge ou fauve mélangé de blanc ; elles ont perdu leur conformation grossière, pour acquérir des proportions plus harmonieuses, et beaucoup sont excellentes laitières. En un mot, le sang Jerseyais a pris le dessus et prédominé dans la combinaison, aussi constate-t-on une ressemblance très caractéristique entre les Ayrshires d'aujourd'hui et la variété amélioratrice.

J'ai entendu professer, par des agronomes dont l'autorité en zootechnie n'est pas douteuse, qu'en matière d'élevage, il fallait répudier sévèrement les reproducteurs masculins issus d'un croisement, car ils pourraient transmettre à leur descendance, soit par atavisme, soit par hérédité, les anciens défauts et les tares originelles inhérents aux deux races dont ils sont sortis.

Or, d'après ce que je viens de vous dire, les Néo-Ayrshires seraient bien le produit direct d'un croisement, et leur aristocratie me paraît de date trop récente, pour qu'on puisse les considérer comme représentant désormais une race confirmée et d'une homogénéité parfaite.

Dans ces conditions, pour former une aussi étroite association avec nos Bretonnes, j'aurais mieux compris qu'on se fût adressé directement à la race d'Alderney, plutôt qu'aux Ayrshires, puisqu'il est constaté que celle-là au moins a traversé sept siècles, sans recevoir la moindre parcelle d'élément exotique.

Cependant, je me demande si on trouverait vraiment dans une semblable union tous les gages suffisants pour en assurer le succès.

La race Jerseyaise est beurrière au superlatif, et, à ce titre, nulle ne peut lutter contre elle, c'est indiscutable ; elle pourrait donc, en faisant entrer ce précieux apport dans la communauté, augmenter sensiblement l'actif déjà très satisfaisant de la Pie-noire. Seulement, ne serait-ce pas au préjudice de la rusticité et de la sobriété, que nous estimons tant chez cette dernière ?

En effet, la vache de Jersey assez portée sur sa bouche, tout en étant avide mangeuse, réclame aussi une alimentation recherchée ; puis c'est une petite maîtresse susceptible, nerveuse, exigeant beaucoup d'égards, dont la santé impressionnable ne s'accommoderait pas du séjour dans des étables sans confortable et de soins trop sommaires.

Ce sont là pour nous des défauts graves, qu'elle pourrait léguer à sa postérité et que compenserait à peine une légère augmentation dans la richesse du lait. Ainsi, je ne vois pas là nécessité de mêler le sang Jerseyais, si pur soit-il, à celui de notre petite variété Pie-noire, car je suis convaincu qu'elle doit largement trouver en elle-même assez de ressources pour s'améliorer par sélection seulement, sans avoir besoin de solliciter le secours d'une autre race.

Les Normands sont très glorieux de leurs belles vaches, dont la traite journalière pour quelques-unes, monterait à 18 litres dans la période qui suit le vêlage. S'ils ont raison de les apprécier comme elles le méritent, ils ont tort de mépriser nos modestes Bretonnes, qui dépassent rarement en frais lait un rendement de 8 litres. C'est qu'en effet, ils négligent de faire entrer dans la balance deux considérations d'un ordre capital, l'économie quant au prix de revient du lait et sa richesse en matières grasses.

La Normande pèse en général 480 kilos, alors que la Pie-noire n'atteint guère que 450 livres. Il faut donc à la première, pour remplir son vaste abdomen, deux fois plus de nourriture, et une nourriture de choix, dès lors plus onéreuse.

Je mets en fait que 12 Cotentines ne trouveraient pas leur

subsistance sur une de ces fermes, où nous entretenons à leur satisfaction et en pleine production 30 petites Bretonnes.

N'en déplaise à nos voisins, leurs bêtes superbes sont tellement gâtées par les soins excessifs qu'ils leur prodiguent, elles sont tellement accoutumées à donner libre cours à leur insatiable voracité, qu'il leur faut, pour se tirer d'affaire, des escouades de serviteurs attentifs et les greniers d'abondance d'un pays de cocagne.

Mais qu'on essaye de modifier leurs habitudes de bien-être, en les soumettant à un régime plus austère, qu'elles aient à supporter la moindre privation, et alors. . . . adieu paniers, vendanges sont faites. . . . on les verra bientôt dépérir.

Que deviendraient, je vous le demande, ces opulentes vaches de la Manche et du Calvados, si on les sortait de leurs plantureux herbages, pour les parquer tout-à-coup dans les maigres landes de Pluherlin ou de Malansac ? Ah ! la réponse est bien simple : leurs énormes mamelles tariraient du jour au lendemain, et à la fin de la semaine on trouverait gisants au milieu des ajoncs dorés, les cadavres des pauvres bêtes mortes d'inanition.

De plus, malgré la haute valeur nutritive des aliments qu'elle dévore, le lait de la Cotentine ne renferme en moyenne que quatre pour cent seulement de globules butyreux, tandis que celui de la Bretonne, nourrie souvent avec des fourrages que la première accepterait tout au plus pour litière, en contient cinq pour cent au moins. Ceci revient à dire qu'il faudrait 20 litres de lait d'une Bretonne, contre 25 de celui d'une Normande, pour en tirer un kilo de beurre.

Nous savons tous que les risques s'atténuent, suivant qu'ils sont répartis sur plusieurs têtes. N'ayez par exemple qu'une seule vache de grande taille : si un accident ou la maladie vous l'enlèvent, vous perdez tout à la fois. Mais si, à sa place, vous possédez deux petites Bretonnes, vous donnant ensemble autant de lait, et que l'une d'elles soit atteinte par la même catastrophe, sa camarade au moins vous restera.

Notez aussi que nos Pie-noires sont moins sujettes à l'enté-

rite, à la fièvre vitulaire, à la tuberculose, etc., que les vaches de plus fortes races ; c'est donc encore en leur faveur un avantage qui n'est pas à dédaigner.

Quelles sont donc les données précises qui permettent d'établir exactement la supériorité d'une race laitière sur une autre ?

Il n'est pas douteux, que la meilleure vache serait celle qui, par le produit de son lait ou de ses dérivés, payera le plus cher la même nourriture absolument. Aussi, je ne crois pas soutenir un paradoxe, en disant qu'une petite Bretonne dont nous tirerons dans son année 1800 litres de bon lait, pourrait fort bien l'emporter sur une grande rivale, dont la lactation s'élèverait à 4000 litres pendant le même laps de temps.

La véritable affaire, c'est évidemment de savoir à combien reviendrait le lait de chacune d'elles, car le reste n'est qu'un trompe-l'œil.

Lors du Congrès de Saint-Brieuc, en 1896, l'Association Bretonne, avec le concours de la Société des Agriculteurs de France, fit procéder publiquement aux expériences contradictoires les plus méticuleuses, pour déterminer d'une façon sérieuse et sincère, le classement des diverses races bovines, au point de vue du rendement en lait et en beurre.

Les résultats de cette épreuve sont très intéressants à connaître ; aussi, pour votre édification, je vous demande la permission de faire défiler devant vous toute une ribambelle de chiffres officiels.

Pendant une semaine, on isola sous une surveillance continue les neuf lots en concurrence, composés chacun de trois vaches de même variété, en pleine lactation. Tous les matins, les animaux après pesage à jeun, recevaient pour la journée quatre pour cent de leur poids, en nourriture de même nature, le foin étant pris pour base alimentaire. Le lait des deux derniers jours, après avoir été mesuré, fut baratté, et voici le résumé des opérations pour ces 48 heures.

Une bande de petites Bretonnes Pie-noires, venant des environs de Vannes, pesant 724 kil., donna 41 litres 95 de lait, rendant 1 kil. 95 de beurre, pour une consommation équivalant à 57 kil. 948 de foin : soit 72 litres 39 de lait et 3 kil. 365 de beurre par 100 kil. de foin, et le kilo de beurre avec 21 litres 50.

Une bande de grandes Bretonnes des Côtes-du-Nord, pesant 1184 kil. donna 67 litres 55 de lait, rendant 3 kil. 241 de beurre, pour une consommation équivalant à 94 kil. 68 de foin : soit 67 litres 55 de lait et 3 kil. 475 de beurre, par 100 kil. de foin, et le kilo de beurre avec 22 litres.

Une superbe bande de Normandes, ayant du sang Durham, pesant 1424 kil., donna 85 litres 400 de lait, rendant 3 kil. 485 de beurre, pour une consommation équivalant à 114 kil. 03 de foin : soit 74 litres 36 de lait et 2 kil. 792 de beurre, par 100 kil. de foin, et le kilo de beurre avec 26 litres 71.

Une bande de croisement Durham-Breton, des environs d'Uzel, pesant 1371 kil., donna 78 litres 95 de lait, rendant 2 kil. 615 de beurre, pour une consommation équivalant à 109 kil. 04 de foin : soit 72 litres 46 de lait et 2 kil. 584 de beurre, par 100 kilos de foin, et le kilo de beurre avec 27 litres 92.

Enfin, une bande de croisement Normand-Breton, des environs de Saint-Brieuc, pesant 934 kil., donna 39 litres 78 de lait, rendant 4 kil. 633 de beurre, pour une consommation équivalant à 80 kil. 582 de foin : soit 53 litres de lait et 2 kil. 198 de beurre par 100 kil. de foin, et le kilo de beurre par 24 litres 36.

La commission procéda ensuite à l'estimation en argent du produit de chaque bande et il fut définitivement établi que, par rapport au prix normal de la nourriture consommée, nos petites vaches Pie-noires, payaient 10 fr. 94 les 100 kilos de foin ; les grandes Bretonnes 10 fr. 67 ; les Normandes 10 fr. 47 ; les vaches de croisement Durham-Breton 9 fr. 98, et enfin celles de croisement Normand-Breton 7 fr. 02 seulement.

Entre parenthèses, vous remarquerez que la grande Bretonne croisée Durham, paye 0 fr. 69 de moins que la grande Bretonne pure, et que celle de croisement Normand arrive dernière avec un écart de 3 fr. 75.

De cette série d'expériences, il nous est permis de conclure qu'une grande vache, comme celles de la Normandie, pour une lactation annuelle de 4000 litres, rendant 150 kil. 768 de beurre, consommerait 5400 kil. de foin, tandis qu'à alimentation égale, nos petites Bretonnes rendraient 3699 litres de lait et 181 kil. 710 de beurre.

Ainsi, la première donnerait un supplément de 301 litres de lait, valant 45 fr. 45, au taux de 0 fr. 15 le litre, mais de leur côté, les Pie-noires l'emporteraient avec une majoration de 30 kil. 932 de beurre, valant 77 fr. 30 au prix ordinaire de 2 fr. 50 le kilo ; ce qui constituerait en leur faveur un bénéfice net de 32 fr. 35 pour la même dépense de nourriture.

Donc, hurrah ! pour la Pie-noire.

Excusez-moi, je vous prie, si j'ai abusé de votre patience, en vous étalant cette longue nomenclature de litres, de kilos et de francs, mais elle était nécessaire pour les besoins de ma cause, c'est-à-dire pour faire ressortir la supériorité laitière de nos petites vaches.

Il ne faudrait pas croire, si l'on met en question la production de la viande, que la variété Pie-noire est réellement en état d'infériorité vis-à-vis des races plus grandes et notamment de celles dites de boucherie. Ce serait une erreur, car avec la somme de nourriture qui sera nécessaire pour obtenir 700 kilos d'un bœuf Normand, par exemple, on conduira très aisément deux petits Bretons à peser le même poids, et si vous consultez un gourmet, vraiment digne de l'être, il vous répondra carrément que leur chair délicate, tendre et succulente, ne le cède à aucune autre en qualité.

Je dirai plus, la variété Pie-noire, quand elle est fortement nourrie, s'engraisse avec une surprenante facilité. Ainsi, nos petites vaches, — et c'est le seul reproche que j'oserai leur

faire, — transportées sur un sol trop riche, et soumises à un régime trop substantiel, deviennent très rapidement dodues et grasses, au point de rendre jalouses les poulardes du Maine, ce qui malheureusement arrive au détriment de leur lactation et les frappe souvent de stérilité.

Pour en revenir à sa spécialité laitière, si la Pie-noire donne proportionnellement à sa petite taille plus de beurre que les vaches de nos autres variétés françaises, vous remarquerez aussi qu'elle lui transmet invariablement les éléments qui peuvent en faire un produit supérieur.

Une propreté méticuleuse et les procédés apportés à la fabrication du beurre, exercent une action majeure sur sa qualité, car on en obtiendra de très bon avec le lait le plus ordinaire, s'il est bien traité, de même que d'un lait vraiment extra, vous ne retirerez qu'un produit détestable, si vous ne mettez pas tous vos soins à sa préparation.

D'autre part, les essences fournies aux fourrages par le terroir, représentent un second facteur, également d'une notable importance ; ainsi, la légitime renommée des beurres d'Isigny tient principalement aux vertus sans pareilles des splendides herbages du Bessin.

Mais la condition fondamentale, pour avoir du beurre exquis, c'est que la vache puisse lui communiquer cette agréable onctuosité, cette bonne odeur de crème fraîche, ce goût de noisette et cette nuance ambrée, qui le rendent si appétissant.

Or, certaines races laitières, favorisées, possèdent seules cette particularité maîtresse. Elle domine chez la Pie-noire, à un si haut degré, qu'elle a contribué, encore plus peut-être que ses autres mérites personnels, à lui faire décerner le brevet d'universelle popularité, dont elle aurait le droit de s'enorgueillir.

C'est ainsi que depuis longtemps sa réputation a grandi au dehors et qu'elle a su conquérir le droit de cité dans les Provinces éloignées, où les races locales sont si mauvaises laitières, que les veaux peuvent à peine tirer du pis maternel la pitance nécessaire à leur bas âge.

Là, nos Bretonnes sont alors les bien venues, on les dorlotte, on les choie, car, sans elles, les habitants ne boiraient du lait qu'au figuré, c'est-à-dire quand on les abreuve de compliments, et sans elles également, faute de beurre, ils seraient condamnés à perpétuité à la cuisine à la graisse, si lourde à l'estomac, ou à la cuisine à l'huile, encore plus indigeste.

Autrefois, elles traversaient la Loire, en bandes nombreuses, pour se répandre par étapes, sur le Poitou, l'Angoumois, la Guyenne, le Languedoc, etc. Aujourd'hui, ce sont les chemins de fer qui, par convois entiers, les transportent en quelques heures vers ces latitudes plus méridionales.

Quand je reviens aux souvenirs de ma jeunesse, je les vois encore, suivant d'un pas alerte les routes poudreuses du Midi, sous la conduite d'un gars en *bragou-braz* et en sabots. Comme elles marchaient, insouciantes et mutines, n'interrompant leur allure délibérée, que pour dérober par-ci par-là quelques pousses fraîches aux vignobles en bordure ?

Alors, vivant si loin de ma chère Bretagne, c'était pour moi comme un reflet du pays natal, qui passait avec elles, m'apportant l'impression du parfum de ses bruyères fleuries et des fruits de ses pommiers à cidre.

Rustique et sobre comme elle l'est, notre Bretonne s'acclimate vite et bien, partout où on la transporte.

Sur la terre d'exil, elle regrettera certainement les paysages pittoresques de la Patrie absente, mais son moral solidement trempé, la garantissant contre les tristesses de la nostalgie, elle y conservera entières toutes les facultés qui sont le partage de sa race.

Dans le Périgord, j'ai maintes fois goûté des beurres de petites Bretonnes, nourries sur le noir terrain qui recèle la truffe parfumée ; j'en ai goûté également provenant d'autres Bretonnes, vivant dans la plaine Toulousaine et sous le soleil brûlant du Roussillon. Or, je le proclame en toute sincérité, ils étaient aussi délicieux que s'ils eussent été préparés à Vannes ou à Quimperlé.

La Pie-noire est par excellence la vache du pauvre, car il n'y en a pas qui soit aussi peu exigeante à tous égards et d'un entretien moins coûteux. L'herbe du chemin lui suffit, pour élaborer dans sa féconde mamelle le lait dont se régalaient, à leurs repas, les hôtes de l'humble chaumière.

Elle est aussi la vache du riche, car elle porte le cachet d'une si élégante distinction, et la vive opposition de ses couleurs produit un si charmant effet, dans la verdure des grands parcs, qu'on la recherche à prix d'or, pour orner les pelouses réservées des domaines seigneuriaux. De plus, ses laitages et son beurre sont d'une telle délicatesse, que les châtelains du Bordelais, de la Touraine, du Blaisois, de l'Orléanais, etc., tiennent à honneur de les servir sur leurs tables, quand ils y font asseoir des convives de marque.

Enfin, notre petite variété Bretonne, telle qu'elle est, s'adapte si bien à la rudesse de notre sol granitique, aux brusques variations atmosphériques de notre climat maritime, aux méthodes de culture de nos exploitations grandes et petites, qu'aucun croisement et encore moins aucune autre race, ne pourraient la remplacer et nous rendre autant et d'aussi bons services.

Qu'on ne lui reproche pas ses dimensions un peu lilliputiennes, car le proverbe qui dit : « Dans les petites boîtes les bons onguents, » semble avoir été inventé exprès pour elle.

Si d'aventure il nous arrive, dans le silence mélancolique d'une nuit d'été, de traverser nos landes Bretonnes, quand la lune les inonde de sa lumière argentée, nous rencontrerons à coup sûr, paissant aux alentours de mystérieux dolmens, ces vaches en miniature, à la robe noire et blanche.

Dans ce cas, pour peu que l'esprit, bercé par la rêverie, se laisse entraîner aux évocations fantastiques, on s'attendra à voir subitement surgir des pierres druidiques, les korigans des antiques légendes, venant traire dans des seaux microscopiques le lait écumeux du troupeau minuscule, pour aller en abreuver les fées.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'éloge de la petite vache Bretonne Pie-noire offre un sujet intarissable, et j'aurais encore mille choses à vous dire, si je voulais exprimer jusqu'au bout l'admiration que m'inspire cette race d'élite.

Mais, j'ai la certitude de prêcher des convertis, car mieux placés que quiconque pour l'apprécier en connaissance de cause, vous ne lui marchandez pas votre sympathie, et votre protection lui est acquise.

Je m'arrêterai donc ici.

Seulement, vous me permettrez d'insister une dernière fois sur ce point essentiel : Ne la soumettons à aucun croisement, ce serait une profanation.

Apportons au contraire tous nos soins les plus assidus, à lui conserver son type gracieux et à perfectionner encore ses remarquables aptitudes, en ayant exclusivement recours à la sélection sévère des meilleurs reproducteurs de la race.

Bref, donnons-lui pour devise le *potius mori quam fœdari*, de notre hermine héraldique, et préservons-la contre la flétrissure du contact étranger, qui serait sa perte.



